

La lessive

Autor(en): **Courvoisier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **60 (1970)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jean Courvoisier

La lessive

Ce fragment de souvenirs d'enfance est dû à Madame Jeanne-Louise Suter-Kubler (1894–1969), longtemps présidente de la Société française d'Aarau. Fille de Frédéric-Emile Kubler, elle était née à Travers, village neuchâtelois du Val-de-Travers, qui comptait environ 1900 habitants occupés par l'agriculture, l'horlogerie, l'extraction de l'asphalte ou la fabrication de l'absinthe. Cent une maisons avaient été détruites en 1865, pendant le terrible incendie qui avait ravagé la majeure partie du village, de sorte que, trente ans après, Travers frappait par l'homogénéité de ses grandes et nouvelles constructions. Très vive, la narratrice, qui rédigea sa conférence en 1951–1952, rappelle d'abord la petite fille qu'elle était cinquante ans plus tôt, de «longs cheveux flottant dans le dos, un gros nœud de ruban bien planté au milieu de la tête, affublée d'une longue robe droite, sans taille, tombant sur des bottines à boutons et des bas noirs tricotés à la main. La lingerie de dessous se composait d'une longue chemise, de culottes et d'un jupon de toile ornée de broderie de Saint-Gall. En hiver, les tricots de laine remplaçaient ces falbalas. Et voilà, vous avez en quelques traits la silhouette élégante d'une fillette de 1900. Cette tenue était des plus encombrantes pour grimper aux arbres, descendre les châbles [couloirs où les bûcherons font dévaler des troncs d'arbres], pêcher les voirons à la rivière ou se lancer en douves sur les pentes couvertes de neige.» Attachée à son village natal aux lignes sévères et au climat parfois rude, elle fait allusion aux fameuses inondations de l'Areuse, dépeint les baraques des forains à la foire ou rappelle la fête du premier mars. Sa description de la lessive, dépassant le cadre d'une simple famille et même d'un village, mérite de sortir de l'oubli. Elle est en effet significative d'une pratique suivie dans les familles aisées jusqu'au début de ce siècle. Merci à MM. Jean-Jacques Suter et Max Kubler d'avoir rendu possible la publication de ce texte.

«Vous serez sûrement étonnées d'apprendre que nous considérons les lessives comme des fêtes pleines d'attraits, d'imprévu, de pittoresque. Il y en avait deux par an, une au printemps, l'autre en automne. Mais alors, ça valait la peine de s'y mettre, surtout pour une famille de neuf personnes comme la nôtre. Point d'installation moderne mécanique et automatique, tout se déroulait dans des caves profondes, peu éclairées par des soupiraux à ras de trottoir, devant la maison. Pendant trois jours, il en sortait des flots de vapeur chaude et odorante dans laquelle nous aimions à tourbillonner en chantant: 'Oh gros Guillaume, as-tu bien déjeuné? Oh oui Madame, j'ai mangé du pâté...' Au village, trois lessi-

veuses attirées se chargeaient de la besogne. Personne n'osait s'en mêler, elles connaissaient leur métier à fond, encore mieux que Madame la Ministre [la femme du pasteur]¹, ménagère modèle, réputée comme telle dans tout le Vallon [le Val-de-Travers], et même plus loin, puisque plus tard, elle fut nommée inspectrice des écoles ménagères de toute la Suisse. Quel honneur pour les Traversins!

Permettez-moi de vous présenter les lessiveuses de Travers, fameux trio versé dans l'art de faire la lessive à la mode de 1900. La mère K., chef d'équipe, grande femme osseuse, aux bandeaux bien tirés. Bernoise d'origine, elle vous hâchait un français fédéral des plus purs et savait commander la manœuvre. Il lui incombait la tâche de poser la lessive, c'est-à-dire de tout préparer un jour à l'avance, y compris le lissu [eau de lessive] dans lequel on cuisait le linge. Les anciennes cuisines possédaient une sorte de caveau creusé dans le mur. On y déversait les cendres de bois destinées à la préparation du lissu. La mère K. remplissait de cendres un grand drap épais. Une fois bien tordu et ficelé, il disparaissait dans une grande chaudière pleine d'eau bouillante. Après une cuisson d'une heure ou plus, je ne sais pas exactement, le lissu était là, prêt à recevoir le linge. Vous riez en entendant cette histoire de lissu, et pourtant c'était bien de cette façon que nos grands-mères obtenaient du linge très propre et très blanc, non sans peine et dur labeur, comme on peut se l'imaginer. Mais revenons à l'état-major de la mère K. composé de deux adjudants: Madame S., mère de cinq enfants, femme du couvreur et ramoneur communal, buveur d'absinthe invétéré... La troisième lessiveuse était l'Elise, fille-mère, donc mise au pilori dans ce temps-là. Ancienne camarade d'école de ma mère, on la faisait venir pour tous les gros travaux, car elle savait travailler comme un cheval. Je la vois encore distinctement cette Elise, douce, tranquille, toute rondelette, le visage souriant, semé de taches de rousseur. Chez nous elle faisait vraiment partie du mobilier. N'empêche que la présence de ces trois femmes avait le pouvoir de mettre la maison en branle-bas. Par exemple, mon père détestait les lessives et les revues [dans le ménage], il était d'une humeur massacrate déjà plusieurs jours à l'avance. L'apparition de ces dames, plutôt bavardes, l'énervait d'autant plus qu'elles mangeaient avec nous à la grande table familiale. La vue de leurs mains très blanches et toutes plissées m'intriguait beaucoup. Pour nous, les enfants, c'était jour de fête, nous étions entièrement livrés à nous-mêmes et osions enfin pénétrer dans ces caves alors habitées et éclairées du matin au soir. En temps ordinaire, pas moyen d'y descendre seul à la lueur vacillante d'une bougie, nous en serions morts de peur. Quand la porte était ouverte, il en sortait des odeurs alléchantes de choucroute, de vin, de fromage qui nous laissaient rêveurs, pourtant sans envie d'y aller voir de plus près, car on parlait de souris et même de rats. Toutes les terreurs disparaissaient en entendant les voix des lessiveuses et leurs rires qui nous conduisaient vers elles. Nous allions leur porter les dix-heures, vin, pain et fromage, et puis le

¹ Madame Léon Juillerat-Bollhalder.

vermouth-apéritif, naturellement, et cela les mettait en verve, donnait de l'élan aux battoirs et aux langues. Après dîner, café noir avec kirsch, à 4 heures café au lait; le thé noir n'était pas encore connu et apprécié dans nos villages. Sous l'effet de la bonne chère et de l'alcool, nos braves femmes étaient toutes guillerettes à la fin de la journée et ne demandaient qu'à recommencer! Au grand jardin, les cordes étaient tendues et se couvraient peu à peu de linge éblouissant me semblait-il! J'avais du plaisir à tendre le linge à ma mère, à voir voler les mouchoirs, les bas blancs, les chemises et pantalons tout gonflés par le vent, les jolis napperons brodés de rouge au point de tige. Tout cela avait de l'allure, un aspect inusité sous le soleil d'avril ou de septembre. Ma mère me disait de temps à autre: «Va vite porter ceci à la mère K., il y a encore des taches, dépêche toi.» Et j'y courais, fière de mon importance, toute contente de pouvoir circuler de la cave au jardin et vice-versa. Le soir, chacun geignait, soupirait, se plaignait de courbatures. Le lendemain tout recommençait de plus belle et cela pendant trois jours. Ensuite il fallait repasser ces montagnes de linge avec ces vieux fers à repasser nommés beuglises [de l'allemand Bügeleisen] dans les montagnes neuchâteloises, qui étaient remplis de charbons ardents. C'était beau à regarder, le repassage, et à sentir, mais il arrivait souvent aux repasseuses de jaunir les jolies broderies, les fines chemises de baptiste; les reproches et les remontrances ne leur étaient pas épargnées.

Voilà donc la lessive terminée, séchée, repassée dans toutes les règles de l'art, la porte refermée sur nos rêves d'enfant.»